

publique en cas de mort de ce dernier jusqu'à ce que la Chambre pourvoit au remplacement du chef de l'Etat.

Le Président de la République aurait le droit de dissoudre l'Assemblée avec le consentement du Sénat.

Paris, 17.—Il y a des dissensions dans le ministère sur la question de l'administration générale, mais il n'y a pas d'autre changement dans le gouvernement que l'attente de la résignation de M. Magne.

Paris, 17.—M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, a résigné et M. le maréchal de MacMahon a accepté sa résignation.

M. le duc DeCazes menaçait de résigner si M. de Fourtou restait dans le cabinet.

Une autre cause encore de la résignation du ministre de l'intérieur, était ses vues différentes de celles de ses collègues sur la politique à suivre.

Paris, 18.—Il y a eu une nouvelle crise dans le ministère. M. le duc de Broglie a essayé de former un nouveau cabinet en s'appuyant sur l'ancienne majorité, mais on croit qu'il n'a pas réussi.

Le duc DeCazes, dit-on, a été chargé de la tâche. Les membres de la Gauche et les Bonapartistes voteront pour la dissolution de l'Assemblée.

Paris, 18.—La crise continue à Versailles. Le duc de Broglie a échoué dans sa tentative de former un cabinet parce que les légitimistes sont décidément opposés à l'organisation des pouvoirs sous la présidence de MacMahon.

ESPAGNE

Madrid, 14.—Les Carlistes ont commencé l'attaque de Cuenca, ville située à 84 milles au sud de Madrid.

Londres, 14.—On mande de Madrid que le général Moriones se replie sur l'Ebre. La maladie fait des ravages dans les rangs des troupes républicaines. On s'attend à ce que les opérations seront suspendues trois semaines.

Les Carlistes remportent toujours des succès.

Madrid, 15.—Le général Moriones dit que Bilbao n'est pas dans un danger immédiat. Si le général Zabala résigne, Moriones prendra probablement sa place comme commandant de l'armée du Nord.

Bayonne, 18.—La ville de Cuenca s'est rendue aux Carlistes, le 15 courant.

ALLEMAGNE

Wissembourg, 13.—Le prince Bismark a failli être victime d'une audacieuse tentative d'assassinat. Se promenant en voiture, il reçut au poignet une balle que lui a tirée un passant. L'assassin a été immédiatement arrêté et on ne l'a pas encore identifié.

Bismark s'est montré à la foule dans l'après-midi. On a eu beaucoup de peine à empêcher le peuple d'exécuter sommairement le prisonnier.

Berlin, 13.—L'assassin de Bismark a été reconnu pour un habitant de Magdebourg du nom de Kullman.

Kissengen, 14.—Le prince de Bismark est venu aux Jardins Publics, hier soir. Il a été accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Un corps de musique, accompagné d'une foule nombreuse, lui a donné une sérénade sous ses fenêtres.

Le grand chancelier a remercié la foule. Il a dit que la tentative d'assassinat dont il a été l'objet, avait été plutôt dirigée contre la cause qu'il défend, que contre sa personne. En terminant son discours, il proposa trois vivats pour l'Empire allemand et les princes alliés. Le peuple a répondu par des applaudissements frénétiques.

Il y aura aujourd'hui un service d'actions de grâce dans l'église protestante, à l'occasion de la préservation du chancelier.

On rapporte que Kullman a confessé qu'il avait l'intention d'assassiner le prince, et qu'en faisant ses aveux, il s'est exprimé de façon à faire croire que d'autres sont impliqués dans sa tentative d'assassinat.

Un prêtre du nom de Hautheler a été arrêté à Schurfurt, sous prévention d'avoir soutenu l'assassin dans son projet.

Londres, 14.—Le correspondant spécial du Times à Berlin télégraphie que l'évêque de Paderborn a été condamné à une nouvelle amende de 1800 thalers et à trois mois de détention dans une forteresse pour violation des lois ecclésiastiques de l'empire.

CÉLINE

Céline avait seize ans, et jamais Raphaël,
Cherchant son idéal, le regard vers le ciel,
N'avait rêvé beauté plus candide et plus pure.
Elle avait tout reçu des mains de la nature;
Mais la fortune avait pour elle fait défaut;
Car elle ne gagnait, hélas! que ce qu'il faut
Pour faire honnêtement vivre sa vieille mère,
Ayant dès son berceau perdu son pauvre père.

Elle était à cet âge où tout sous le soleil
Brille, chante et sourit, où tout est pur, vermeil,
A cet âge où le cœur, choyant ses songes roses,
Se complait à rêver l'éternité des roses.
Contente des deniers que donne le labeur,
Elle n'enviait pas aux riches leur bonheur.
Elle aimait... à l'amour tout se bornait pour elle:
Elle avait dans son âme une vive étincelle
De ce foyer sacré qui brûle dans les cieux!

Bien des fois elle et lui, d'un pas silencieux,
A la brunante allaient sur le bord du rivage
Où le râlement de la houle sauvage;
Ou bien encor couraient s'égarer au bosquet
Faire de toutes fleurs quelque rare bouquet,
S'enivrer des parfums des brises modulées,
S'asseoir sur le gazon, à l'ombre des feuillées,
Chercher, tête baissée, un petit nid d'oiseau,
Graver leur chiffre au tronc d'un arbre dont l'arceau
Les dérobaient aux yeux de la foule indiscrete.
Ils avaient le bonheur, et leur âme distraite
Se berçait sans soucis sur les flots inconstants
De leur jeunesse en fleur, de leurs premiers printemps.
Mais comme tôt ou tard chaque enfant d'Eve souffre,
Pour Céline soudain s'ouvrit un large gouffre
Où furent s'engloutir tous ses rêves dorés,
Tous ses projets d'amour en lambeaux déchirés,
Ainsi que dans un lac qui soulève ses ondes,
D'un arbre dévasté roulent les feuilles blondes,
Comme par l'ouragan si souvent arrachés
Les petits nids de mousse aux branches attachés.

Un jour Alfred cessa de revoir sa Céline.
Oubliant les serments de son âme enfantine,
Il avait délaissé son ange, son trésor,
Pour s'attacher le cœur d'une autre jeune fille

D'une haute naissance et de riche famille.
C'en était trop : ce coup de lâche trahison,
De Céline trompée emporta la raison.
Dès lors elle resta morose et sans parole,
Et la voyant ainsi, l'on disait : " Pauvre folle !"
Elle continuait pourtant à travailler
Chez les autres le jour, le soir à son foyer,
Et le peu que donnait encor sa broderie
Chassait comme autrefois la sombre pénurie.

Une nuit au-dehors la tempête hurlait;
Sous les vents éfrénés chaque logis tremblait,
Et, tordant leurs cheveux, comme pris de démence,
Les bois semblaient souffler dans quelque trompe
[immense,

Et les pleurs infinis de Novembre mourant
Changeaient en un clin d'œil chaque rue en torrent.
Pas un seul astre d'or au ciel blafard et morne
Ne perçait de ses yeux l'obscurité sans bornes;
Seul, d'instant en instant, rayant l'immensité,
Un éclair dans l'espace égrenait sa clarté.
L'heure était avancée, et la ville en silence
Dormait sous le regard de Dieu plein de clémence,
Et le pavé désert ne rendait aucun bruit.
Pas un être vivant ne marchait dans la nuit...
Mais que dis-je ? une femme, une forme mignonne
Cheminaït affrontant la rafale d'automne,
La pluie à flots pressés déroulant ses cheveux,
De son buste inondant les contours gracieux :
Déjà depuis longtemps elle allait devant elle,
Sans détourner la tête ou lever la prunelle.
Soudain devant le seuil d'un logis somptueux
D'où s'élevaient des chants, des cris tumultueux,
La femme arrêta : la femme c'était Céline
Qui bravait vers minuit le vent et la bruine
Et que le désespoir poussait au mauvais lieu.
Elle hésitait... son œil brillait comme le feu.
Avant que de frapper à la porte maudite
Pendant son front ainsi que quelqu'un qui médite,
Elle porte la main à son sein palpitant,
De son corsage tire un ruban éclatant
Qu'elle presse aussitôt sur sa brûlante lèvre
Qu'ont défléurie un jour l'insomnie et la fièvre.

Et la foudre tonnait à l'horizon lointain.
Et dans le lupanar l'orgie allait son train.

Elle hésitait... Soudain un grand coup de tonnerre
Retentit, puis un corps sur le pavé roula :
Dans la maison infâme un frisson circula...
Plus d'un baiser mourut sur des lèvres tremblantes,
Maint anneau se brisa des danses chancelantes.

La tempête aussitôt se tut, ivre de rage,
Et la lune perça la frange d'un nuage.

Quelques instants après, vers l'heure du matin,
Deux gendarmes passant, un falot à la main,
Aperçurent l'enfant gisante sur la pierre.

Ses doigts glacés pressaient encore un scapulaire.

W. CHAPMAN.

NOS GRAVURES

LA MËSSE DU REQUIEM, DE VERDI

Ce fut aux obsèques de Manzoni que Verdi, profondément ému de la perte que l'Italie venait de faire dans son poète national, songea à écrire une messe de *Requiem* pour cette grande mémoire. Le 22 mai dernier, jour anniversaire de la mort de Manzoni, ce *Requiem* a été exécuté dans l'église de Milan, puis au théâtre de la Scala. Le maître l'a apporté en France, toujours confié à ses premiers interprètes, c'est-à-dire aux plus grands chanteurs que possède actuellement l'Italie, à Mmes Térésa Stolz et Maria Waldmann, à MM. Giuseppe Capponi et Ormondo Maini. Verdi en a dirigé lui-même l'exécution, et l'Opéra-Comique a eu la bonne fortune de présenter au public ce grand, ce noble ouvrage, une des œuvres les plus émouvantes que nous ayons entendues de notre vie. Je ne marchandais pas mon admiration et mes éloges à qui s'est emparé de mon esprit et de mon âme avec une aussi grande puissance. Je ne me demande pas si l'expression de mon sentiment ne paraîtra pas exagérée et ne sentira pas sa rhétorique d'enthousiasme, il me semble que je serais injuste envers cette œuvre magnifique si je ne disais pas loyalement tout ce qu'elle m'a causé d'émotion, disons donc le mot, et de larmes.

D'un bout à l'autre, ce *Requiem*, frémissant des terreurs de l'avenir, épouvanté des décisions du Juge suprême, au jour où doivent comparaître devant son terrible tribunal les vivants et les morts, ce *Requiem*, dis-je, prolonge les lamentations et pleure les prières du pardon et de la miséricorde. Rien de plus grand, rien de plus élevé; et depuis longtemps l'âme humaine n'avait entendu parler un langage aussi poétique de terreur religieuse et de piété. J'ai entendu déjà bien des critiques contre cette messe. On lui reproche de n'avoir point gardé les formes hiératiques de la musique du moyen-âge, de ne s'être pas emprisonnée dans les règles du rituel et de la maîtrise, en un mot d'être de notre temps; et bien d'autres chicanes propres à l'esprit pointu de notre époque.

Ce n'est, dit-on, ni Palestrina, ni Jomelli, ni Mozart, ni Cherubini, ces grands auteurs, ces classiques des messes de *Requiem*. Evidemment; mais c'est Verdi avec un ouvrage hors ligne, au-dessus de l'éloge; et voyez le beau malheur quand notre époque, aussi heureuse que le passé, aurait assisté à l'apparition d'un chef-d'œuvre! Il faut en prendre son parti en se consolant de saluer ce *Requiem* auquel l'avenir comme le présent fera

une place parmi les premières œuvres des maîtres de la musique religieuse. Nul plus que le maître moderne n'a fait entendre un gémissement plus profond, une plainte plus douloureuse, une prière plus ardente. Nul ne s'est élevé par ces coups d'aile du génie à ces hauteurs où gémissent avec Palestrina et Mozart les âmes des suppliants.

Dès les premières mesures de l'introduction, surgit de l'orchestre une plainte qui se répétera dans tout le courant de l'ouvrage, pour clore aux dernières mesures la prière finale. Cette attaque de l'œuvre, dans sa mystérieuse terreur, est pleine de grandeur et de solennité; le chœur murmure sa prière, le *Requiem æternam dona eis, Domine*, développe sa supplication dans un accent ineffable de tristesse. L'hymne terrible: *Dies iræ, dies illa*, éclate dans l'agitation de l'orchestre et des chœurs. Les trompettes entonnent le *Tabu mirum*, et la voix de basse termine par les notes isolées du *Mors stupebit*, ce morceau saisissant auquel la salle tout entière a applaudi. Un admirable trio de soprano, de mezzo soprano et de ténor traduit dans un adagio pathétique le *Quid dum miser*, et le *Recordare, Jesu pie* se chante par les deux voix de femmes dans une pièce du caractère le plus religieux. Peut-être ai-je mal compris l'*Ingenisco* dit par le ténor et le *Confutatis* déclamé par la basse. Mais ces deux morceaux m'ont laissé assez froid.

Quant au *Lacrymosa*, écrit pour les quatre soli, avec ses frémissements dans l'orchestre, avec les sanglots des femmes jetés sur une admirable phrase principale, ce *Lacrymosa* est une admirable page, la première peut-être de toute l'œuvre de Verdi, par l'émotion, l'effet et la puissance. L'*Offertoire* qui la suit est aussi d'une grande beauté.

Verdi a traité le *Sanctus* en style fugué, et ce morceau de maître a été des plus applaudis. Mais le succès, le succès le plus bruyant, avec ses salves redoublées de bravos, avec ses rappels et ses bis, a été pour l'*Agnus Dei*. Une merveille que cette prière tombée de l'âme du poète. Supposez qu'elle ait été jouée au Conservatoire sans qu'on eût indiqué le nom de son auteur, le public l'aurait attribuée aux plus grands maîtres. Le dessein en est de la plus grande pureté, le sentiment exquis; on dirait quelque canonique d'autrefois chanté aux jours des grandes ferveurs religieuses. C'est idéal.

Je dois dire que les deux voix de Mme Stolz et Waldmann mettent merveilleusement en valeur ce précieux chef-d'œuvre. Il sera souvent exécuté; mais personne ne le rendra jamais avec cette puissance d'expression et cette sincérité. C'est une voix ravissante que celle de Mme Waldmann, un contralto plein d'accent et de chaleur, et le public l'a vivement applaudie dans tout l'ouvrage; il n'a pas ménagé non plus ses bravos à Mme Stolz, une très-grande artiste, à laquelle Verdi avait confié le morceau final du *Requiem*, le *Libera me* écrit avec une énergie, un emportement de supplications qui en font à mon avis un des plus beaux morceaux de l'ouvrage. Mme Stolz l'a chanté d'une manière digne du maître. Je ne saurais trouver un plus juste éloge pour cette grande cantatrice. M. Capponi, et M. Ormondo Maini, une excellente basse, ont eu leur juste part dans ce triomphe.

Paris n'entendra que six fois ce *Requiem* de Verdi; l'œuvre est attendue, me dit-on, à Londres, avec ses interprètes. Mais elle nous reviendra, j'en suis sûr; le juste succès que nous lui avons fait la rappellera à nous. En attendant, elle nous est donnée dans une très-belle partition française, que M. Léon Escudier va dans quelques jours livrer au public.

M. SAVIGNY.

LA JEUNE FILLE ET L'HIRONDELLE

Jeune fille à quoi rêves-tu en suivant d'un œil distrait le vol capricieux de l'hirondelle? Lui aurais-tu confié quelquel message ou espères-tu qu'elle t'apportera des nouvelles chères à ton cœur?

Nous laissons à nos lectrices le soin de deviner ce que rêve cette jeune fille.

LE CONTE

Si Peau d'Ane m'était conté j'y prendrais grand plaisir, disait le fabuliste. Ce bambin ne connaît encore ni Perrault ni La Fontaine, mais il s'intéresse vivement au récit que lui fait sa bonne des aventures du Petit Poucet ou de quelque autre héros cher à l'enfance. Il s'endormira tout-à-l'heure et rêvera qu'il visite en bottes de sept lieues des pays enchantés. Hélas! c'est le beau temps!

LA RENCONTRE

Est-ce la première fois qu'ils se voient? Est-ce plutôt la rencontre après une longue absence? Timides tous deux et tout émus, ils tournent les premières pages—ce sont toujours les plus belles—d'un roman qui finira comme tant d'autres par des larmes ou par un oui souriant prononcé aux pieds des autels. Les sceptiques diront que c'est là de l'histoire ancienne, mais le tableau n'en est pas moins joli.